

Christophe DAUPHIN

**1913-2013 : JEAN ROUSSELOT,
CENTENAIRE D'UN POÈTE QUI N'A PAS OUBLIÉ D'ÊTRE**



Roger Toulouse : *Portrait de Jean Rousselet* (1960).
Dessin à la plume et encre sur papier 39 x 30 cm. Collection particulière. D. R.

**1913-2013 : JEAN ROUSSELOT,
CENTENAIRE D'UN POÈTE QUI N'A PAS OUBLIÉ D'ÊTRE**

par
Christophe DAUPHIN

*Miracle d'être en vie
Et d'avoir saigné
D'être un homme sans parents
Pourvu de mots pour le dire*

J.R.

À Jacques Taurand, Jacques Simonomis et Lewigie, I.M.

À Anne-Marie.

Du 18 septembre au 18 octobre 2013, la Maison de la poésie de Saint-Quentin-en-Yvelines, dirigée depuis sa création par Jacques Fournier, rend hommage à Jean Rousselot - qui aurait eu cent ans le 27 octobre 2013 -, à travers une exposition, qui permet de (re)découvrir le parcours singulier et l'écriture forte d'un poète qui n'a pas seulement été le témoin, mais surtout l'un des acteurs de son temps, ce dont rendent compte et sa vie et son œuvre, à travers une foi inébranlable en l'homme envers et contre tout. Rappelons qu'Yvelinois d'adoption, le Poitevin Jean Rousselot vivait depuis 1955 à l'Étang-la-Ville, un petit village en bordure de la forêt de Marly ; rappelons également, qu'il avait inauguré le 14 février 2002, à Guyancourt (à quinze kilomètres de chez lui), cette Maison de la Poésie bordée par l'Allée Jacques Simonomis, ainsi que, située juste à côté, la médiathèque qui porte son nom, en présence de nombreux amis, du poète-maire fraternel de Guyancourt Roland Nadaus et de Catherine Tasca, alors Ministre de la Culture.

À cette occasion et quelques mois auparavant, le SAN (Syndicat d'agglomération nouvelle) de Saint-Quentin-en-Yvelines, sous l'impulsion inspirée de Roland Nadaus, avait décidé de produire un film documentaire sur Jean Rousselot. L'aspect technique fut confié au réalisateur Jean-Claude Poirel et Jean Rousselot me demanda d'assurer l'écriture du film et d'être son intervieweur. Nous nous connaissions depuis dix ans. Notre amitié reposait sur le partage et la transmission. Comme il y a de tristes sires qui donnent un sens péjoratif à la notion d'initiation, je précise qu'à l'âge de vingt-quatre ans, lorsque j'ai rencontré Jean, et à l'instar de Sarane Alexandrian, je faisais déjà la différence entre les connaissances que l'on acquiert à l'université, par exemple, et les secrets de l'art de vivre que l'on apprend de certains esprits hautement inspirés. Jean Rousselot était de ceux-là, avec quelques autres, en ce qui me concerne (Jean et Alain Breton, Henri Rode, Sarane Alexandrian, Yves Martin, Guy Chambelland, Léopold Sédar Senghor,...). Nous pratiquions « l'amitié initiatique », soit une aventure intellectuelle et émotionnelle où l'écriture est une ascèse pour s'élever au sommet de l'être, pour ne surtout pas « oublier d'être ». La poésie m'a dit Jean, un jour : « Il faut que tu t'accroches, cela ne sauve pas seulement la vie : c'est toute la vie ! » Aussi, lorsque je me rase devant la glace - alors que certains se demandent s'ils vont oui ou non se présenter à l'élection présidentielle !... - il m'arrive de réciter à haute voix, des strophes du poème, « Je parle droit... », qui, dédié par Jean, est affiché sur un mur de mon bureau :

*Je parle droit, je parle net, je suis un homme,
Je soupèse l'oiseau, le sein, le mot qui bouge,
Je fais ce que je peux de mon corps qui s'étonne,
Je fais ce que je veux du monde que j'épouse...*

Le tournage du film dura plus de deux jours pour une dizaine d'heures ; mais nous passâmes quasiment, Jean et moi, la semaine à travailler ensemble. Le premier jour, Jean-Claude Poirel était inquiet, car Jean, au demeurant tellement chaleureux mais exigeant, fraternel mais combattif, ouvert mais incisif, était aussi têtue. Il était également capable, comme Sarane Alexandrian, d'exécuter, dans un langage de haute voltige, mais jamais gratuitement, un bonhomme ou un livre en quelques lignes, à faire pâlir un mort, comme il pouvait être le plus affectueux et le plus attentionné des hommes, envers

ses amis et sa famille. Il fallait voir et/ou entendre par exemple, avec quels mots gorgés d'amour, il s'adressait à sa fille Anne-Marie. L'un de ses derniers poèmes (« Anne-Marie » in *Avant l'indispensable nuit*, Sac à mots, 2009), écrit le 5 juillet 2003, en témoigne encore :

*Grâce à toi je respire encore
plus d'azur que je n'en mérite
Pardonne-moi si chaque soir
un pincement de mon vieux cœur
te tourmente comme le mien
j'ai tellement peur soudain
que sous mon pas se dérobe la terre.*

Mais, pour ce premier jour de tournage, Jean avait visiblement décidé de ne parler que de ce dont il avait envie, répondant ainsi, par exemple, partiellement à ma première question, lorsque je lui posais la sixième, etc. Il est vrai cependant que le fait de commencer l'entretien par l'évocation de son enfance, de son père et de sa mère, fut pour lui éprouvant. Le lendemain, tout fut limpide. Jean était ainsi et lorsqu'il avait décidé quelque chose, il fallait s'accrocher ! Le premier montage fut modeste par sa durée (un film d'une vingtaine de minutes) mais vraiment réussi ; l'ensemble est une petite mine d'informations, tant sur la vie et l'œuvre de Jean Rousselot, que sur la poésie contemporaine.



Jean Rousselot et Christophe Dauphin, à l'Étang-la-Ville, en 2002.

Jean, qui s'était tant accroché à la vie, me dit plus tard, alors que je le visitais dans une clinique du Vésinet : « Ça suffit, je souffre trop. Cette fois, mon vieux, j'en ai vraiment marre ! » Précisons qu'il recevait artificiellement de l'oxygène (à l'aide d'une bouteille et d'un masque), ponctuellement ou en continu, pour rétablir ou maintenir un taux normal d'oxygène dans son sang. Jean nous quitta dans sa quatre-vingt-onzième année, le dimanche 23 mai 2004, dans la soirée. Il fut enterré le vendredi 28 mai au matin, au cimetière du Pecq. Je ne pus dire un mot devant sa tombe, malgré l'invitation d'Anne-Marie. Seuls Jacques Taurand et Jean-Clarence Lambert parlèrent, si je me souviens bien. Jean-Clarence évoqua un échange au téléphone avec Jean, qui lui avait demandé soudainement : « As-tu remarqué Jean-Clarence, que le mot oiseau contient toutes les voyelles ? C'est précisément ce qui lui donne des ailes et lui permet de voler ! » Chez Jean, la poésie était permanente. Dans ses inédits, Anne-Marie retrouvera plus tard cette note de son père, sur laquelle se referme d'ailleurs *Avant l'indispensable nuit* (2009) :

Ma vue est encore assez bonne pour que de mon cinquième étage de la clinique de l'Europe, j'identifie les vignes remplaçant de petits jardins mal tenus, juste au-dessous de la terrasse de Saint-Germain et donc le cimetière où l'on m'attend.

Nous venions d'enterrer soixante-dix ans de poésie française. Jean était la poésie, une poésie sans cesse aux prises avec la vie, le fatum et l'Histoire ; un homme d'action, qui a durablement marqué les personnes qui l'ont approché.

Malade et fatigué, Jean nous a quittés, usé par une vie dont il n'ignora pas le grincement des gonds au fond de la cour froide, ni l'acier, le cuivre et les marteaux, qui sont au-dedans de l'homme. Jean était un colosse aux épaules solides et aux mains fraternelles, au langage qui s'en prend à tout. Jean était un chêne, l'un des derniers. Il n'y en a plus tellement. Parmi eux : le grand poète beat étatsunien Lawrence Ferlinghetti, quatre-vingt-treize ans ; le grand poète surréaliste grec Nanos Valaoritis, quatre-vingt-douze ans ; Gisèle Prassinou, quatre-vingt-treize ans ; Georges-Emmanuel Clancier, quatre-vingt-dix-neuf ans ; Frédéric Jacques Temple, quatre-vingt-douze ans ou Yves Bonnefoy, quatre-vingt-dix ans.

Né en 1913, Jean Rousselot aurait eu cent ans le 27 octobre 2013. Sept ans auparavant, en 2006, la Bibliothèque Universitaire d'Angers avait reçu en don, grâce à Anne-Marie, le fonds du poète. La médiathèque Jean Rousselot, à Guyancourt, reçut également en don d'Anne-Marie la bibliothèque de Jean, soit plus de trois mille cinq cents livres et revues, avec de très nombreuses dédicaces (et non des moindres, évidemment) et annotations manuscrites.

Les mots de Rousselot restent debout et marchent à nos côtés. Le poète rend la vie possible. C'est pour cela qu'il ne meurt pas tout à fait. Retour donc sur son œuvre-vie. C'est peut-être un peu long, mais Jean Rousselot le mérite, car, comme l'a écrit Eugène Guillevic, je suis de ceux qui croient qu'il y a des poètes, nés pour être poètes, et que ces derniers ont su le devenir. Nul doute que Jean Rousselot est de ceux-là, poursuit Guillevic, car : « Ce qu'il écrit coule de la source poésie. De sa source, car aucune autre ne ressemble à la sienne. Il est de ceux qui incantent le quotidien. Cela doit venir de ce qu'il n'est jamais seul, mais toujours en contact avec les autres, avec le meilleur des autres. La bonté ne se cache pas. Surtout dans le poème. Même et surtout pas dans le plus lucide, dans le plus aigu. »

I. *Mon silence est plein de pierres (1913-1935)*

Jean Rousselot est né le 27 octobre 1913 à Poitiers (*Poitiers la romane*, comme il aimait le dire), dans un milieu chaleureux, mais des plus modestes. Son père, forgeron, est tué en 1916, à la bataille de Verdun : *Pour toujours, les murs blancs de ma vie sont éclaboussés de rouge*. Deux ans plus tard, sa sœur Jeanne décède d'une méningite à l'âge de dix ans. Rousselot n'oubliera rien :

*Malgré moi je me souviens des mansardes sombres
Où l'ennui accrocha un sourire figé
Des linges qui sèchent au-dessus de l'âtre
De la cuvette usée et des vitres chevrotantes.*

Il n'oubliera pas davantage les humbles, les besogneux, le peuple dont il est : *Pas de raison pour qu'on oublie - Ces compagnons du premier sang*. En 1925, il obtient son Certificat d'études primaires et entre à l'École primaire supérieure de Poitiers. Jean, alors élevé par Julie et Louis Audin, ses grands-parents maternels (*Nous vivions à trois dans une pièce unique, si exiguë que se touchaient presque nos grands lits à bateau, tournés vers la fenêtre sans volets*), retourne vivre avec sa mère, qui vient de se remarier. Il écrit ses premiers poèmes. La poésie ne le quittera plus et demeurera son moyen d'expression, son rempart face au néant :

*Malgré moi j'ai pitié des cours profondes et visqueuses
Sans oiseaux, sans feuilles tourbillonnantes
Et du pétrin invisible qui geint en bas
Jour et nuit comme un forçat enterré.
Malgré moi j'ai pitié des vieilles repasseuses
Aux jambes lourdes, aux yeux rougis
Et de l'ivrogne rentré tard qui bat sa femme
Dans l'entresol fumeux.*

En 1928, Rousselot obtient le Brevet élémentaire et le Brevet d'enseignement primaire supérieur, comportant des épreuves de travaux pratiques : il a choisi le fer en hommage à feu son père : *Père inconnu, car je n'avais pas deux ans quand t'atteignit le shrapnel... Tu me manqueras toute ma vie ! Et d'ailleurs je n'ai jamais pu croire tout à fait que tu ne reviendrais pas du pays des larmes et de la boue... À Poitiers, il y a dans un jardin, route de la Torchaise, un arceau de fer que tu as forgé pour les chasselas d'un rentier – qui vit encore – et, rencontrée souvent, la roulotte métallique d'un boucher, ton chef-d'œuvre, paraît-il, écrira le poète (in *Arguments*, 1944). Rousselot fait la connaissance de Maurice Fombeure, le futur poète des *Étoiles brûlées* (1950), qui travaille comme surveillant dans son école. Il lit Hugo, Vigny, Baudelaire, Rimbaud, Verlaine ou Verhaeren. Le sort s'acharne sur lui : *J'ai beau me répéter que je ne savais pas que tu allais mourir, que je n'ai pas eu le temps de te supplier de m'absoudre ! Toujours, je reverrai ce flot de sang jaillissant de ta bouche, inondant les draps, tes mains tendues...* En 1929, sa mère meurt à l'âge de quarante-quatre ans, de la tuberculose : *Je croyais que la mort nous attendait au bout d'une route, plus ou moins longue. Je sais désormais qu'elle est en nous, appliquée à ronger l'écran de chair qui nous sépare d'elle. Le rendez-vous est à l'intérieur.* Le souvenir de cette mère, qui incarne l'image de la femme idéale, le hantera à jamais. Trente-neuf ans plus tard, le poète lui consacra l'un des poèmes les plus poignants de *Hors d'Eau*, « Le Four » : *Et toi, ma mère, ma favorite aux mains râpeuses dont je mettais les bas, les nuits où j'étais seul, quel emblème veux-tu que pose sur toi, quel blason noir ou bleu ?* Malgré ces épreuves, Rousselot prend le dessus car :*

*O mon enfance, n'oublie rien :
Les clés encore sont dans ta main,
L'amour attend, il nous faut vivre !*

Son beau-père lui fait interrompre ses études. Jean Rousselot entre en qualité d'auxiliaire à la Préfecture de la Vienne, où il fait la connaissance d'Yvonne Bafoux (auxiliaire comme lui), sa future femme et *muse parfaite* :

*Pour refaire la nuit il me fallait tes yeux
Tes mains multipliées ta bouche
Ton corps était l'écran qui me masquait le jour.*

Rousselot fait également la rencontre du poète Louis Parrot, le poète de *Misery farm* (Hors commerce, Poitiers, 1934, nouvelle édition augmentée, Seghers, 1945), alors libraire à Poitiers, de sept ans son aîné, et qui devient son ami, son mentor. Parrot, fils de maçon autodidacte, vient de Paris et a déjà approché Cocteau, Éluard (à qui il consacra, en 1944, le premier volume de la fameuse collection de Pierre Seghers : « Poètes d'aujourd'hui ») ou Char. Il initie Rousselot à la poésie contemporaine : *Cette modestie allait de pair chez Louis Parrot avec une douceur veloutée du ton et du geste qui avait tout de suite mis à l'aise le grand gamin inculte et timide que j'étais... Les livres, c'est lui qui m'en permit l'accès, m'autorisant à les dévorer sur place pendant des heures... Il ne s'agissait pas seulement de poésie. Aussi bien lui dois-je d'avoir non seulement découvert Lautréamont, Apollinaire, Reverdy, Jouve et les surréalistes, mais également Platon, Montaigne, Pascal, Bergson, la Bible et le Coran, les écrits de Marx et de Trotsky... J'ai déjà dit et écrit, chaque fois que j'en ai eu l'occasion, qu'il fut à lui seul « mes universités »... Si j'ai pu toute ma vie, ne croire qu'à ce qui me coûte (j'emprunte à Bernanos cette profession de foi) et finir par me faire une raison de l'incapacité où ma condition de fils d'ouvriers, orphelin de surcroît, m'avais mis de faire des études classiques, c'est pour avoir eu la chance de le rencontrer. Cet autodidacte de génie se doublait en effet d'un véritable pédagogue. »*

À cette époque, Jean réside de nouveau chez ses grands-parents maternels, qui l'ont élevé en grande partie : *La misère, le froid, mais la tendresse et l'exemple.*

En 1931, Rousselot étudie le droit et le latin. Il devient rédacteur à la mairie de Poitiers, puis, après avoir passé et réussi un concours, secrétaire du commissaire de police. L'expérience qu'il a de la vie, de la condition ouvrière et paysanne, comme de la misère et de l'injustice, ont largement contribué à faire son éducation politique et sociale, ainsi qu'à forger son engagement socialiste et humaniste :

Puissent les travailleurs du monde frapper – assez fort pour qu'on n'entende qu'eux, écrira-t-il dans *Les Mystères d'Eleusis*. Il lit Lénine, Engels, parallèlement à, Lautréamont, Proust ou Joyce. Le poète rejoint la Ligue communiste, qui rassemble les membres de l'Opposition de gauche (trotskyste) avant la proclamation, en 1938, de la IV^e Internationale. S'il abandonnera peu à peu le militantisme, Rousselot demeurera socialement un homme de gauche et le partisan d'une poésie exigeante ; mais jamais, il n'hésitera, pas plus que Hugo ou Maïakovski, à en faire une arme en période de grandes circonstances.

Rousselot participe à la revue *Jeunesse*, créée à Bordeaux en 1932 par Jean Germain et Pierre Malacamp. Notre « jeunesse », écrit-il, *s'élève de notre époque imprégnée de surréalisme. Il est juste que nous cherchions notre place et notre figure dans cette période flottante qui suit toujours les grands bouleversements.* *Jeunesse* salue Albert-Birot, Jouve ou Trotsky et, annonçant l'École de Rochefort, lance des bouteilles à la mer pour contribuer à l'émergence d'une nouvelle poésie, que Maurice Fombeure encourage vivement : « La poésie est devenue trop difficile. Il est temps de la débarrasser de ses pièges et de ses fausses trappes qui ont déjà servi, bien inutilement et bien longtemps, à détacher d'elle la plupart des lecteurs... Lavons-la, brossons-la, promenons-la dans les herbes, dans le vent, dans les bois. Écoutons un peu notre cœur : la tête a joué son rôle. Elle y a failli. Nous n'en voulons plus. Il faut un peu de fraîcheur sur la terre : la poésie des gouttes d'eau. »

Avec Fernand Marc, Rousselot fonde la revue *Le Dernier Carré*, qui accueille notamment Joë Bousquet, qui deviendra un ami et aussi Michel Manoll, par qui il entrera en contact plus tard avec Jean Bouhier, René Guy Cadou ou Lucien Becker. Une nouvelle épreuve le frappe à vingt ans, avec la disparition de ses grands-parents Audin. *Grand-mère, à qui je ne peux penser sans larmes, qui symbolise pour moi la douceur, la compassion, l'humilité... Nuits de gangrène où tu te débattis furieusement contre cette mort, que l'on t'avait promise, que tu avais gagnée et qui te semblait maintenant inacceptable... Grand-mère hurlante, hachant nos accalmies de tes grandes plaintes de bête qu'on tue. Nous avons dû clouer des planches contre ton lit afin de t'empêcher de te jeter dans la chambre, malgré ton pied à demi tranché, pour courir vers les prairies de ta jeunesse... Et est-ce ici la place de parler de toi, grand-père... Jusqu'à tes derniers jours, tu aimas la chopine. C'est elle pourtant – et l'absinthe – qui t'avait mis dans ce triste état de paralysie d'où tu réussis à sortir partiellement par ta seule volonté... Et tu fus un grand-père parfait, qui me véhiculait dans sa brouette et m'emmenait à la maraude*, écrira Rousselot (in *Arguments* - 1944).

La même année, le poète est hospitalisé au sanatorium de Saint-Hilaire, à la suite de crachements de sang répétés. Le sang, Rousselot ne l'a que trop vu couler. *Sang des assassinés que personne ne veille – Et que dévore l'araignée poudreuse des pavés ; sang de l'ornière, sang des carreaux, sang des ulcères, sang des caillots, sang des éclisses, sang des garrots, sang qu'on crache, sang qu'on boit, sang qui éclate quelque part en nous, sang de tous les combats, de toutes les douleurs ; le sang demeurera l'un de ses mots-clés :*

*Écoute encore le sang
Qui rôde et cherche un passage
Il faut bien le reconnaître
Cet étranger, ton ami,
Qui ramène entre tes dents
Le goût des remords usés
Et celui des baisers graves.*

Le sang circule entre Rousselot et son poème.

Un an plus tard, la vie reprend le dessus : il épouse Yvonne en août 1934. Yvonne est comme lui issue d'un milieu modeste. Le couple aura deux filles : Claude, née à Poitiers en 1937, et Anne-Marie, née à Orléans en 1943, *sous les bombes*, comme le rappelle un poème. Rousselot publie ses deux premiers recueils de poèmes : *Poèmes* (Les Cahiers de Jeunesse) et *Pour ne pas mourir* (Les Feuillettes de Sagesse) :

*Tes regards ont beau faire, ils doivent s'écarter,
descendre jusqu'à l'épave qui les tenait cachés,
celle qui resplendit dans chaque maille de mon silence.*

Suivront : *Emploi du temps* (La Hune, 1935), *Journal* (Debresse, 1937) et *Le goût du pain* (La Hune, 1937) :

*Errant, parlant,
Je sais à quelles fibres
Commencent la faim le désert.
Mon silence est plein de pierres
Où tu te chauffes les mains.*

II. *Les Moyens d'existence* (1936-1945)

Jean Rousselot passe avec succès, en 1936, un concours pour être commissaire de police (comme Lucien Becker et Paul Chaulot). Il est nommé à Rosendaël près de Dunkerque, puis muté à Vendôme en 1938. Il n'est pas mobilisé en 1939, mais « affecté spécial ». Nommé commissaire de police dans une ville bientôt occupée par les Allemands, il conjugue avec courage, durant toute cette sinistre période, poésie de combat et résistance :

*De lourdes fleurs de chair couronnent les murailles
Comme les étendards atroces de l'été.
Entre les chevaux morts, les canons démantés,
L'habitude en lambeaux cherche son attirail...*

Ces vers extraits du poème « Juin », publié en 1943 dans *Les Cahiers du Sud*, seront repris dans le recueil, *Le Sang du ciel*. Ce poème est considéré par Seghers, Éluard, Aragon et d'autres, comme l'un des plus forts de cette période trouble et maudite. Le poète entre en contact avec la Résistance et se sert de sa fonction pour cacher des prisonniers évadés, tout en préservant de son mieux les Juifs.

En 1942, Jean Rousselot est nommé à Orléans. Il y poursuit son action de poète-résistant : poèmes, tracts, faux papiers... Il sauve son beau-frère, puis, en 1943, le poète Monny de Bouilly et sa femme Paulette, arrêtés par la Gestapo. Ne citons qu'un témoignage, celui de Claude Lanzmann, le réalisateur de *Shoah* (1985), qui écrit dans ses mémoires (*Le Lièvre de Patagonie*, Gallimard, 2009) : « ... Monny et ma mère sont gardés à vue, mais une fée miraculeuse ou un deus ex machina est intervenu à la fin du jour en la personne du commissaire de police d'Orléans, qui connaissait non seulement Max Jacob, mais aussi Monny et Paulette, car il était lui-même poète. Il se porta garant d'eux auprès du chef de la Gestapo et arracha leur libération avec hardiesse et autorité. Il les emmena lui-même à la gare, les mit dans un train en partance pour Paris... C'était vraiment la fraternité des poètes, le commissaire de police s'appelait Jean Rousselot, il était talentueux, très beau, plaisait aux femmes et finit par abandonner la police pour ne plus se consacrer qu'à la poésie, ce dont je lui fis reproche quand je le rencontrai pour la première fois. Je ne voulais pas dire qu'il était un mauvais poète, mais au contraire que la police avait besoin de compter dans ses rangs des hommes de sa trempe. Car il était véritablement, comme le disent les Juifs ashkénazes, lorsqu'ils veulent concentrer en un seul mot les plus hautes vertus d'un homme, un *mensch*. » Claude Lanzmann a raison, un *mensch* ; je dirai un Poète, qui n'était pas qu'un littérateur et qui incarnait pleinement ce qu'il écrivait dans la vie, jusqu'à risquer de la perdre. Par rapport au « commissaire Rousselot », je me souviens qu'écrivant une étude sur lui (*Jean Rousselot, la vie comme un cri arraché au néant*, in revue *Le Cri d'os* n°33/34, 2001), qui est la base du présent texte (avec *Jean Rousselot, la disparition d'un homme de l'être*, in revue *Ici è là* n°2, 2005) ; Jean, qui lut cette étude à deux reprises, raya également à deux reprises le passage du « commissaire Rousselot ». Il avait été héroïque, ce dont il ne se vantait jamais ; d'ailleurs il ne sa vantait jamais de rien. Ce n'était pas dans sa nature. La seule chose pour laquelle il avait de la fierté, c'était sa poésie. Commissaire sous l'occupation, donc, Jean avait été héroïque ; mais, avec le recul, il ne supportait pas l'idée que certains puissent l'assimiler à un « flic ».

En février 1943, Jean Rousselot s'engage dans les rangs de la France Libre et devient le Capitaine Jean, au sein du réseau Cahors-Asturies, fondé en 1942 par Christian Pineau et Jean Cavailles. Entretemps, le poète s'était lié d'amitié avec Éluard et avait rencontré Max Jacob en 1942, à

Saint-Benoît-sur-Loire. Rousselot correspondait avec le poète du *Laboratoire central*, depuis un an. Une forte amitié s'instaura d'emblée. Rousselot a de nouveau des crachements de sang. Max Jacob lui écrit : « Le mot tuberculose m'a fait bien peur. Si vraiment tu es là-dedans, soigne-toi avec une terrible énergie. Ne me dis pas que tu n'as pas les moyens : j'ai les moyens pour toi. Tout ce que je gagne sera à toi du jour où tu devras payer pour te soigner : Dieu m'aidera, nous aidera. » Le 24 février 1944, Max Jacob « reçoit cette visite tant de fois redoutée et toujours remise, des hommes aux manteaux de pluie dont la serviette d'écolier ne contient que le nerf de bœuf et les chaînes dont ils ont fait leurs attributs » : ils viennent l'arrêter. Deux jours plus tard, Max Jacob est autorisé à écrire une lettre, qu'il adresse à Rousselot : « Mon cher Jean, Je suis avec une troupe juive à la prison militaire allemande et sans doute en partance pour Drancy la semaine prochaine. Peut-être que ton titre te permettra de venir m'apporter un peu de tabac et d'allumettes. Préviens Cocteau. Amitiés ». Jean ne reçoit la lettre, retardée par la censure, que le surlendemain. Max Jacob est déjà à Drancy. Avec Roger Toulouse et Marcel Béalu, il se mobilise et avertit tous les amis bien placés : Cocteau, Picasso, Salmon... Hélas ! le 13 mars éclate l'atroce vérité : *Max est mort, huit jours plus tôt... Mais comment « réaliser » cette mort, cet effacement, cette perte ? Nous cherchions en vain des mots, des images, et ne rencontrions que notre douleur brutale et nue...* Quarante-six ans plus tard, chez lui à l'Étang-la-Ville, Jean masquait difficilement son émotion, en évoquant ces moments terribles. Car, Max Jacob est l'un de ces deux grands poètes, qui l'ont fortement marqué et influencé, ainsi que la plupart de ses amis de Rochefort. Il y a donc Max Jacob : *l'éveilleur extraordinaire* de Saint-Benoît, *l'aîné considérable* ; et Pierre Reverdy : *le sommet*.

Deux lumières brillent sur la Loire : *Une lumière douce et un peu aigre qui était celle de Max Jacob, et une lumière dure, dramatique, qui était celle de Reverdy*. Jean Rousselot put ainsi m'écrire : *Ce qui détermine son originalité, c'est la nature même des rapports nouveaux qu'il organise entre les choses. Pour Reverdy, il ne s'agit pas de comparer un fragment de la réalité à un autre fragment, mais de forcer à se rejoindre, à s'entrechoquer, deux réalités différentes, ce rapprochement ne pouvant d'ailleurs être admis que « par les poètes qui écrivent pour eux seuls et quelques hommes doués d'un sens que les autres hommes n'ont pas ».* Il ne s'agit pas de faire une image ; il faut qu'elle arrive sur ses propres ailes. Le poète est « un four à brûler le réel », l'évidence paralyse la démonstration. En son ami Reverdy, Rousselot trouve un maître en poésie certes, mais aussi dans l'« art » de ne point se livrer. Lorsque Jean doit écrire, pour Seghers, une biographie de Reverdy, ce dernier lui répond : « Vous commencerez par parler de Narbonne d'après votre arrivée, et là vous pouvez romancer ou poétiser tant que vous voudrez... » Oui, Jacob et Reverdy, deux phares dans la nuit, sur lesquels Rousselot laissera deux essais pénétrants : *Pierre Reverdy* (en collaboration avec Michel Manoll, éd. Seghers, 1951), et le bouleversant *Max Jacob, l'homme qui faisait penser à Dieu* (Laffont, 1946 ; réédité chez Subervie en 1958 et à La Bartavelle en 1994).

Mais, la grande aventure pour Rousselot, se joue alors du côté de Rochefort-sur-Loire, dès juin 1940, où cette « école buissonnière », comme la surnomme René Guy Cadou, son poète-archange, qui est fondée en 1941, contribue parmi d'autres revues ou groupes, à la survie d'une poésie libre et sans complaisance envers Vichy et l'occupant. Rousselot est du groupe dès le début, aux côtés de René Guy Cadou et de Jean Bouhier, auxquels viendront se joindre Michel Manoll, Marcel Béalu, Luc Bérimont, le peintre-poète Roger Toulouse et bien d'autres.

Jean Bouhier interroge Rousselot sur le terme d'école. Ce dernier lui répond : *Chaque poète fait son expérience. À chacun ses outils, ses buts, sa chance... La poésie est un moyen très rare de s'ausculter soi-même, de faire le point dans la tempête de sa vie, de se connaître et de connaître. Parler d'école à propos de poésie est certainement très paradoxal. Pour une œuvre qui n'est que souffrance, déchirement, ascèse, saurait-il être question d'obéir à des mots d'ordre, voire à de simples conventions matérielles ? Il n'y a pas qu'une seule façon de faire son salut, ou de le compromettre à jamais... Davantage qu'un mouvement littéraire, cette école repose sur le ciment de l'amitié et chante un monde à hauteur d'homme, auquel elle aspirait de toutes ses forces, alors que la liberté était confisquée.*

Ces poètes, provinciaux pour la plupart (cela changeait), se réclament aussi bien de Milosz, d'Apollinaire ou de Rilke, que de Jacob ou de Reverdy. Proposant une plate-forme d'envol pour les poètes et la poésie, Rochefort n'a pas de doctrine. La diversité de ses membres est sa richesse. Tous ont en commun, l'horreur de la tour d'ivoire, le mépris du parisianisme, la fraternité avec les éléments

et, bien sûr, le refus du fascisme. Cadou, mort d'un cancer à trente-et-un ans en 1951, en fut l'âme précieuse et incontournable, fédérant à lui seul les valeurs du groupe, avec son lyrisme simple mais fort, émerveillé bien que solitaire et tourmenté. Apprenant la mort de Cadou, Reverdy écrit à Rousselot : « Je suis stupéfait et vraiment meurtri d'apprendre la mort de ce cher R. G. Cadou qui était pour moi comme le symbole vivant de la pureté et du boxeur qui en découlerait fatalement pour tous ceux qui en seraient doués... Cadou c'était pour moi un enfant en contact direct avec la vie... Et en même temps c'était un être irréel. » Rousselot ne ménagera jamais ses efforts pour faire accéder l'œuvre de Cadou à la reconnaissance. Si la postérité du poète de Louisfert est ce qu'elle est de nos jours, elle le doit en grande partie à Michel Manoll et à Jean Rousselot : *C'était notre cadet, un cadet de génie, et qu'il fallait défendre, ce qu'il ne pouvait plus faire tout seul, malade comme il l'était. Si nous ne nous étions pas occupés de son œuvre comme nous l'avons fait, tant avant qu'après sa mort, cette œuvre risquait fort d'être étouffée. Il avait beaucoup publié à Rochefort. Il avait eu un contrat avec Gallimard, mais Gallimard ne l'avait pas exécuté, parce que - je crois - Cadou, qui ne mâchait pas ses mots, lui avait envoyé des vannes... Voilà, il fallait réparer cette injustice... Il faut rappeler une chose, c'est que, Seghers, Cadou ça ne l'intéressait pas tellement. Si Les Biens de ce monde ont paru avant sa mort, c'est parce que - après tout je peux le dire - je m'en suis occupé ! Ça a été vraiment une lutte contre la mort. Je suis allé trouver Seghers, je lui ai dit : « Ce poète a un cancer, il est sur le point de mourir ; il n'a pas trente ans ; Les Biens de ce monde, c'est très beau, tu n'aimes peut-être pas, mais c'est très beau. » J'ai fini par lui faire admettre que c'était très beau, qu'il fallait le publier dans un temps record... Bref, on s'est arrangé pour qu'il ait le bonheur de se voir imprimé par un grand éditeur parisien, confie Rousselot (cf. Entretien avec Guy Chambelland et Jean Breton, in *Le Pont de l'Épée* n° 42/43, 1970). Jean était ainsi fidèle et solidaire. Je suis, tout naturellement, humble avec les inconnus, car je souhaite l'amitié, la confiance de tous... Je me fais l'aumône de croire à mon grand amour pour les hommes. Cette aumône, de grâce, ne m'en privez pas, écrit le poète dans *Arguments* (1944).*

N'avait-il pas été le premier à soutenir le poète maudit Jacques Prevel, en lui écrivant, à propos de son livre, *De colère et de haine* (1950) : *Votre livre est d'une splendide grandeur... Je le reçois comme un cri de frère écorché. Je n'ai pas, quant à moi, cette utilité de la haine qui vous fait grand et pur. Je vous envie.* Je dois dire ici que j'éprouve un grand regret de ne pas avoir suffisamment évoqué Jacques Prevel avec Jean, qui en parlait comme on parle d'un frère. Il se souvenait surtout, très ému, du 19 septembre 1947, date à laquelle il avait visité Prevel, alors hospitalisé à la Précurve. La proximité de Jean avec Prevel est évidente : des origines modestes, un parcours d'autodidacte, la douleur et la rage au ventre, la poésie et le sang craché. Mais, contrairement à Prevel, Jean savait s'ouvrir aux autres et il sera tôt reconnu. Jean était d'ailleurs plus sympathique et généreux que ne le fut Prevel, complètement recroquevillé (« il était trop malheureux », dirait Alain Breton) sur son être-douleur, sur sa poésie, qui ne paraîtra jamais de son vivant (ce fut son drame) qu'à compte d'auteur. Maudit, Prevel, car la reconnaissance tant souhaitée, de *colère et de haine*, ne débouchera que sur un naufrage. Quant à Rochefort, le paradoxe, c'est que Jean était agacé qu'on l'interroge et qu'on lui ressasse sans arrêt cette époque. Il répondait alors : *Je voudrais bien ne pas être, jusqu'à la fin de mes jours, examiné sous le seul angle « École de Rochefort ». Ça devient lassant. Je publiais déjà en 1930, c'est-à-dire onze ans avant que Bouhier et Cadou aient eu cette fichue idée de baptiser « École » ce qui allait être, en fait un mouvement amical.* En revanche, lorsque son correspondant attaquait Rochefort, Jean adoptait alors un tout autre discours : il défendait ses amis.

Durant cette période, le poète publie : *L'Homme est au milieu du monde* (Fontaine, 1940), *Instances* (Cahier de l'École de Rochefort, 1941), *Le Poète restitué* (Le Pain Blanc, 1941), *Refaire la nuit* (Les Cahiers de l'École de Rochefort, 1943), *Le Sang du ciel* (Seghers, 1944) :

*La nuit plus longue que l'espoir
La nuit plus longue qu'un baiser
La nuit morcelle le sommeil
En jours entiers qu'il faut tuer
Qu'on tue avec des mains d'étoupe
Et des couteaux mal aiguisés
Des jours qui sont à tout le monde.*

Sans oublier, *Arguments* (Laffont, 1944. Réédition L'Arbre, 1992), un livre important, que Max Jacob a qualifié de « chronique de la douleur humaine ». Au sein d'*Arguments*, alternent poèmes de jeunesse et chapitres en prose, qui évoquent leurs genèses, montrant ainsi « comment la vie se mue en poésie ». C'est également l'occasion, pour Rousselot, d'aborder son enfance et les hautes figures qui la hantent :

À force de silence et de clarté, à force d'opprimer ce cœur trop prompt à bondir et à s'épandre, j'ai possédé, moi seul, l'étroit royaume de ma vie. Nul sourire, nulle larme, ne parviennent jusqu'à moi et nulle plainte ne m'échappe au bout de mes doigts comme des éclairs dociles. Je fais le tour de mes rêves d'un pas égal et les arrange à mon idée. D'une main ferme, je dessine le champ de mon amour. Au-delà, c'est le tourbillon des haines, c'est le cliquetis des combats, ce sont les livres à lire, les leçons qu'il faut savoir, c'est la peine bien comptée, c'est l'emploi du temps facile qui ne laisse rien au hasard. En deçà, le dur chemin, sans lumières, sans auberges, les jours à construire un à un, les joies amères dont personne n'a voulu et, tout au fond du désespoir, la prière à trouver. Je serai jusqu'au bout ce même enfant sans parents qui serre les dents et les poings sur de pauvres secrets, qui garde sa douleur pour la nuit fraternelle, et qui n'écoute chanter le monde que dans la conque de son cœur, quand tout se tait dans les étages moites, quand les maîtres de hasard sont partis boire le vin épais.

En août 1944, Rousselot participe aux combats pour la libération d'Orléans et est nommé commissaire central par la Résistance, soit la responsabilité de cinq départements de la région. À la Libération, il est nommé à Paris en qualité de chef de cabinet du Directeur-adjoint de la Sûreté nationale. Il adhère au Comité national des écrivains. Rousselot est reconnu par ses pairs, ce qui ne se démentira jamais, comme l'une des voix marquantes de son temps et porteuse d'avenir. Ses aînés : Jouve, Cassou, Vercors, Éluard, Cocteau, Salmon, Camus ou Supervielle, comptent parmi ses amis. Il prendra place dans l'anthologie de Pierre Seghers, *La Résistance et ses poètes* (éd. Seghers, 1974). René Lacôte pourra écrire : « Rousselot est un des esprits les plus représentatifs de sa génération. Cette langue nue qui veut avant tout demeurer intelligible, prend un accent tragique propre à attirer l'attention autant sur le drame intérieur du poète que sur sa méthode d'écriture. » Joë Bousquet, le poète de *La Connaissance du soir*, ajoute : « Il est l'un des seuls qui « tiennent » devant cette stupeur que j'entrevois pour le jour où les hommes s'éveilleront de l'hypnose intellectuelle et franchiront la partialité glaciale où, désormais et depuis longtemps, toute pensée s'étale. Rousselot sait saisir l'acte dans la pensée qu'il exprime : il sait réduire la phrase à cette densité simple qui fait d'elle un élément de composition ; aussi ce qu'il écrit respire et in peut le concevoir sans ruiner son innocence. »

III. *Il n'y a pas d'exil (1946-1996)*

En 1946, le poète prend une décision importante. Tout auréolé de son action de poète et de résistant (on lui décerne la médaille des Forces Françaises Libres, le titre de Chevalier de la Légion d'Honneur, puis celui d'Officier de l'Ordre National du Mérite ; il sera, plus tard, nommé Commandeur de l'ordre des Arts et des Lettres), une voie royale lui est offerte et promise... qu'il refuse. Il démissionne de la Sûreté nationale et décide de vivre de sa plume. Il y aura des hauts, mais aussi des bas et des fins de mois difficiles. Rousselot tiendra bon, avec sa plume trempée dans son sang. Lorsque nous en avons discuté pour la première fois, cela devait être en 1996, il m'affirma ne pas avoir regretté son choix. Le paradoxe, c'est qu'il ajouta : « Ne lâche jamais ton métier, tu m'entends ! Jamais ! Ne fais pas cette connerie ! Tu pourras ainsi écrire quand tu veux et surtout, ce que tu veux. »

Son premier acte journalistique est un long article, « Contre la violence », qui est accueilli par l'hebdomadaire *Gavroche*. Il servira plus tard d'éditorial à un numéro de *La Tour de feu*. Dés lors, vont se succéder une liste impressionnante d'articles, de notes de lecture, de conférences (à compter de 1952, pour l'Alliance Française), en France comme à l'étranger, et ce, sur plus de trente ans : Danemark, Norvège, Hollande, Angleterre, Irlande, Écosse, Allemagne, Israël, Portugal, Italie, Maroc, Hongrie, Finlande, Suède, Union Soviétique, Québec, Algérie, Sénégal, Mexique, Bulgarie, Roumanie, Espagne, Belgique, Yougoslavie, etc. Jean Rousselot devient un poète globe-trotter

(*Fasciné, fascinant, je dois bouger, je bouge / Et le vrai jeu commence*), un infatigable défenseur de la poésie, des poètes, de la liberté, et l'un des plus grands critiques de sa génération, précisant que « cette fonction consiste à démêler ce qui est digne de mémoire et de partage, et non à louer et dénigrer au gré de ses intérêts, de ses humeurs ou de ses passions. » Rousselot a tout lu, tout commenté, tout jugé : « Trois générations de poètes lui doivent d'avoir un jour ou l'autre été découverts : un fameux bataillon », écrit Alain Bosquet. Il collabore à de nombreuses revues et journaux : *Gavroche*, *Les Lettres Françaises*, *Caliban*, *L'Écho d'Oran* (journal dans lequel il tient plusieurs chroniques, notamment sur la peinture, le théâtre, usant de pseudonymes, tel celui de Jean-Louis Audin), *Les Nouvelles Littéraires*, où il tiendra une fameuse rubrique de poésie pendant seize ans. Longtemps, Jean Rousselot collabore à un grand nombre de revues et de journaux, pour lesquels il écrit des articles. Parmi eux, on peut citer encore, *La Nouvelle revue française*, *Le Temps des Hommes*, *Poésie présente*, etc. Pour certains quotidiens et magazines (*L'Aurore* ou *Le Parisien Libéré*), il compose une trentaine de contes qui paraissent pour la première fois dans les années 50.

De 1946 à 1973, Jean Rousselot publie trente plaquettes ou volumes de poèmes, de *La Mansarde* (Jeanne Saintier, 1946), à *Du même au même* (Rougerie, 1973), en passant par *Il n'y a pas d'exil* (Seghers, 1954), *Agrégation du temps* (Seghers, 1957), *Maille à partir* (Seghers, 1961) ou *Hors d'Eau* (Chambelland, 1968), alors qu'en 1974, paraît le chef-d'œuvre (qui reprend le titre d'un recueil qui a paru en 1950, chez Rougerie) : *Les Moyens d'existence*, Œuvre poétique 1934-1974 (Seghers) :

*C'était l'aurore et nous allions manger le pain
Qu'on fait la nuit comme l'amour et les poèmes.*

Sur la quatrième de couverture, Georges Mounin écrit notamment : « Cet homme ne s'est jamais endormi sur l'oreiller la littérature. Plus le succès se confirmait, plus l'inquiétude grandissait. C'était une inquiétude exacte, sans absolument rien de pathologique. »

Rousselot fait paraître une vingtaine de pièces pour la radio, comme il traduit ou adapte de nombreux poètes, du hongrois au français (Gyula Illyès, Ferenc Szenta, Attila Jozsef, Imre Madach, Sándor Petőfi) ; de l'anglais au français (Shakespeare, Blake, Edgar Poe...), pour les besoins d'un livre ou d'une anthologie, dont : *Anthologie de la poésie hongroise du XII^e siècle à nos jours*, *Anthologie de la poésie roumaine*, *Anthologie de la poésie polonaise*, *Anthologie de la poésie portugaise*, *Anthologie de la poésie macédonienne* ou *l'Anthologie de la poésie slovaque*, aux éditions du Seuil et chez divers éditeurs. La première de ces anthologies est assurément la meilleure. Nous la devons à Ladislav Gara, qui, né en Hongrie, en 1904, s'est installé à Paris en 1924 où il fut le correspondant de l'agence de presse hongroise M.T.I., de 1948 à 1952. Écrivain (auteur avec son épouse Nathalie, du roman, *Saint Boniface et ses Juifs*, éd. du Bateau ivre, 1946), essayiste (*Gyula Illyés*, éd. Seghers, 1966) et surtout traducteur (Endre Ady, Attila József, Sándor Márai, Ferenc Molnar, Magda Szabó...), Gara fut également membre des FTP durant la Seconde Guerre mondiale. Cet homme exceptionnel, véritable ambassadeur des poètes hongrois en France, était aussi, comme tout hongrois, très tourmenté. Il fut l'un des meilleurs (et peut-être le meilleur ?) ami de Jean Rousselot, qui l'aimait comme un frère de sang. Gara le surprendra un jour en lui déclarant que seule la rédaction et la parution de son *Anthologie de la poésie hongroise*, son œuvre-vie, en quelque sorte, le maintenait en vie. Gara avait fourni une traduction littérale des poèmes de ses compatriotes, avant de demander à des poètes français (Rousselot, Guillevic, Béalu, Clancier, Frénaud, Emmanuel, Éluard...) de bien vouloir en effectuer une transposition poétique. L'anthologie parut aux éditions du Seuil, en 1962. Elle fait toujours référence. Ladislav Gara se donna la mort, quatre ans plus tard, en 1966, comme il l'avait dit. Un seul portrait photographique était affiché dans le bureau de Jean Rousselot : celui de Ladislav Gara.

Rousselot donne une vingtaine d'essais de haute voltige, sur Max Jacob, Oscar Vladislav de Lubicz Milosz, Paul Verlaine, Tristan Corbière, Pierre Reverdy, Edgar Allan Poe, Blaise Cendrars, Maurice Fombeure, Attila József, Orlando Pelayo, William Blake, Jean Cassou, Agrippa d'Aubigné, Victor Hugo, Albert Agyuesparse, *La Femme dans l'art*, *l'Histoire de la poésie française*, etc.

Six recueils de contes et nouvelles, de *Les Ballons* (Feuillets de l'Ilot, 1938) à *Désespérantes Hespérides* (Amiot-Lenganey, 1993) ; huit ouvrages d'histoire, ou vies romancées, sur Diane de Poitiers, Chopin, La Fayette, Liszt, Genghis Khan, Wagner, Berlioz et Victor Hugo.

Onze romans, de *La Proie et l'ombre* (Laffont, 1945), à *Pension de famille* (Belfond, 1983), en passant par *Si tu veux voir les étoiles* (Julliard, 1948), *Une fleur de sang* (Albin Michel, 1955), ou *Un train en cache un autre* (Albin Michel, 1964). Dans mes romans comme dans mes poèmes, écrit Rousselot (in revue *Créer* n°42, 1980) : *l'homme social est bien rarement absent ; je pense même qu'il y est toujours présent, au moins en filigrane. Mon autobiographie plus ou moins transposée – généralement fort peu – est mon fonds essentiel. La fiction proprement dite ne m'intéresse guère, à moins qu'elle ne me permette de donner une dimension au réel.* Il ajoute : *Je n'invente jamais mes personnages. Ils ont vécu ou vivent encore. Il est de toute évidence que leur psychologie est conditionnée par leur situation morale, familiale, professionnelle, etc.*

Le passage à la prose n'est pas seulement « alimentaire » chez Rousselot, qui s'est expliqué sur le sujet dans son essai *Edgar Allan Poe* (Seghers, 1953) : *Qu'arrive-t-il, le plus souvent, d'un poète qui se met à « faire de la prose » ? Il développe purement et simplement, dans les romans, nouvelles ou essais qu'il entreprend, des idées qu'il n'avait qu'effleurées dans ses poèmes - dont elles eussent dénaturé la substance s'il les avait pleinement traitées - mais qu'il avait gardé l'obscur dessein d'explicitier un jour ; ou bien encore il se livre à une utilisation seconde de ses matériaux poétiques, cette fois « digérés », malaxés et agglomérés avec les éléments - apoétiques - de la construction rationnelle et démonstratrice. Dans le premier cas, le poète justifie d'une certaine manière qu'outre le don de vision, de prophétie, il a reçu celui d'élucidation ; il ajoute à sa panoplie les armes du philosophe qui, La Fontaine nous le rappelle après Montaigne, ne fait jamais qu'expliquer et exploiter ce que le poète a découvert sans le chercher. Dans le deuxième cas, il trouve une possibilité de vulgariser son message, voire d'en préciser les fondements et les intentions ; c'est à une sorte d'exemplarisation qu'il se livre en donnant un visage, un nom, un comportement humain à de pures abstractions que le lecteur n'eût pu saisir, habitué qu'il est à ne croire qu'à ce qu'il touche... Ainsi le poète trouvera-t-il des lecteurs en écrivant des romans, alors qu'il n'en trouvait guère en publiant seulement des poèmes.*

Dès les années 60, les œuvres de Rousselot sont présentes dans la majorité des anthologies poétiques contemporaines, et sont traduites dans de nombreuses langues : allemand, hongrois, tchèque, portugais, anglais, espagnol, néerlandais, italien, russe, slovaque, macédonien, serbo-croate, polonais, grec, roumain, japonais, arabe et russe. Plusieurs revues lui consacrent des numéros spéciaux, comme *Le Pont de l'Épée*, dont le numéro double (n°43/43, 1970) - comprenant également un recueil inédit de Jean, *Des droits sur la Colchide* -, coordonné par Jean Breton et Guy Chambelland, l'un des meilleurs de la série, fait toujours référence et de loin. Dans son éditorial, Guy écrit : « Pourquoi un numéro Rousselot au *Pont de l'Épée* ? Ou bien l'on me dit Rousselot trop connu pour faire l'objet d'une livraison de revue plus attachée à la découverte qu'à la consécration ; ou bien qu'il est moins poète qu'homme de lettres... Jean Rousselot est justement le poète le moins mondain, le moins policé, le moins littéraire qui soit... Ici, dans la lignée abrupte de Corbière, le moi brut, en prise directe sur les données du monde, l'homme et la tripe, la femme la tripe encore et la beauté, l'homme et son destin... Rousselot assume l'homme-même, quotidien. L'homme et ses limites. C'est-à-dire, à l'opposé exact du culturel-convention, le TRAGIQUE – l'impossibilité de tricher – ce tragique qui constitue peut-être la plus profonde dimension de la poésie. Le style est évidemment à la mesure de cette situation tragique : dépouillé d'artifices, décapé jusqu'au muscle, à l'os ; il ne sert guère qu'à communiquer l'homme à l'homme, avec une économie de vocables qui fait toute sa différence d'avec la prose... À pratiquer l'honnêteté d'écriture de Jean Rousselot, que reste-t-il d'un Denis Roche ?... » Évidemment, le cher Guy, le *Poète de l'Épée*, devait forcément sortir son épée à un moment donné ; non contre Jean, car cela avait déjà été fait (et le différent, qui n'avait rien de littéraire, s'était réglé par un défi sportif, remporté par Jean, comme me l'a raconté Jean Breton) ; mais contre un jeune cuistre qui venant de fonder sa revue, lui avait écrit : « Je prépare un numéro Francis Ponge ; tu reconnaîtras que c'est autrement plus important que Rousselot ». La réponse de Guy tombe comme un couperet : « Si je fais un numéro Rousselot, c'est que je tiens Rousselot pour supérieur à Ponge, à qui je n'en consacrerai jamais... Et si *Le Pont de l'Épée* le salue, ce n'est pas à la façon dont Ponge est actuellement salué, c'est-à-dire en majeure partie par snobisme, et en tout cas littérairement... Rien ne se passe en poésie qu'à partir du sensible, que Rousselot porte à son point extrême, à son nœud : l'émotion.... Si nous saluons Jean Rousselot, c'est au cœur même de la poésie, c'est-à-dire d'homme à homme. »

N'oublions surtout pas le bon numéro spécial (n°46/47) *Jean Rousselot*, de la revue *Sud* (1983).

Outre, ces numéros exceptionnels du *Pont de l'Épée* et de *Sud*, de nombreux mémoires de maîtrise en France et en Italie, et des ouvrages sont consacrés à Jean Rousselot ; notamment le *Jean Rousselot* d'André Marissel (Seghers, 1960), puis plus tard, *Jean Rousselot ou la volonté de mémoire* (Le Dé bleu, 1995) et *Jean Rousselot* (éditions des Vanneaux, 2010) de François Huglo. Signalons aussi le volume des actes du « colloque Jean Rousselot / Roger Toulouse » (Presses Universitaires d'Angers, en 1998). Participant au colloque, François Garros écrit : « Je tiens la poésie de Jean Rousselot comme une des voix les plus salvatrices de notre temps, des plus revigorantes, dans les temps d'inquiétude et de crise qui sont les nôtres. Le mystère qui la sous-tend ne vient que du langage seul, en cela elle reste une grande voix moderne irremplaçable... parce que profondément humaine, dans sa révolte désespérée ».

Citoyen du monde, fidèle à ses engagements et à ses origines, Rousselot se querelle sans concession, en 1956, avec Aragon et le Comité national des écrivains : il dénonce l'imposture, les crimes stalinien, et manifeste publiquement sa solidarité avec les insurgés de Budapest où il séjournait, avec son ami le grand poète hongrois Gyula Illyés, quelques jours avant l'éclatement de l'insurrection, le 23 octobre 1956 :

*Le peuple, il n'en est qu'un ; c'est ce sur quoi l'on tire :
Un grand corps sombre avec des millions d'yeux clairs ;
Tout est prétexte : Dieu, la Justice, l'Empire,
L'Ordre, la Vérité, pour labourer sa chair
Mais lorsque c'est au nom du peuple, qu'est-ce à dire ?
Avez-vous embaumé Lénine ou Monsieur Thiers ?
Le mur des Fédérés, si le voulez fleurir
À Pest, la fleur de sang foisonne cet hiver...*

Un an auparavant, en 1955, en partie grâce à l'argent du Prix Cino del Duca, qu'il avait reçu pour son œuvre romanesque, Rousselot put faire construire, à l'Étang-la-Ville, une modeste maison (mais qui était sienne), baptisée « La Mansarde », d'après le titre de l'un de ses propres livres, qui avait paru en 1946. La « Mansarde », ce fut avant tout ce modeste comble brisé (dont chaque versant a deux pentes), dans lequel Jean Rousselot habita dans l'immédiat après-guerre, à Paris, et où il était : *Impossible de dormir : le maquereau battait sa femme à grands coups (c'est curieux, comme ça résonne !) et elle criait ; mais il criait plus fort : - Tiens salope ! Les tuyaux, dans les limbes, éruçtèrent là-dessus ; quelqu'un, devant ma porte, rata une marche et grogna. Impossible de dormir sous le pont roulant de la ville qui ne veut pas dormir et qui ne veut pas qu'on dorme... La nuit manquait de feutre ; la nuit manquait.*

Parallèlement, il continue à mener de front son travail de poète, d'écrivain, de critique, et d'homme engagé, non au sein d'un parti quelconque, mais dans la vie des hommes, ses semblables. Ce qui ne l'empêche pas, élu Président du Syndicat des écrivains en 1958, d'épouser la révolte de Mai 68 et de se rapprocher du Parti socialiste unifié de Michel Rocard. C'est sur la liste du PSU, qu'il se présente, en vain, aux élections municipales de 1971, à l'Étang-la-Ville. Mais Jean Rousselot est avant tout poète. Il ne sera jamais un homme de parti, car il connaît trop bien les risques encourus, tant pour l'individu que pour l'œuvre, par une position sans nuances. Son amitié chaotique avec Aragon, en témoigne. Il devient Président de la Société des gens de lettres en 1971. La création d'un régime de sécurité sociale pour les auteurs lui doit beaucoup. De même, Sarane Alexandrian me raconta comment, venant de perdre sa femme, le peintre Madeleine Novarina, en 1991, et n'ayant pas l'argent nécessaire pour payer les frais de l'enterrement, Jean Rousselot intervint alors pour lui allouer la somme nécessaire, sans contrepartie. C'était ça, Jean Rousselot.

Précisons qu'il a exercé d'autres fonctions importantes au sein d'associations professionnelles littéraires et artistiques dans les années 1970 et 1980. Tour à tour Président du syndicat des écrivains professionnels, Président par deux fois (1971-1974 ; 1977-1978) et secrétaire général de la Société des gens de lettres, mais également Vice-président du conseil d'administration de l'AGESSA

(l'Association pour la gestion de la sécurité sociale des auteurs) et de la SCAM (Société civile des auteurs multimédia).

En 1975, Jean Rousselot participe à la refondation de l'Académie Mallarmé (dissoute en 1951), avec Denys-Paul Bouloc, Michel Manoll, Marcel Béalu, Edmond Humeau et Guillevic, qui en devient le premier Président. L'Académie Mallarmé est à ses yeux une défense et illustration de la poésie, un rassemblement de poètes, certes, mais il y a aussi le fait que la mémoire et l'œuvre du poète *du coup de dé*, l'interpellent de plus en plus. Il m'écrira plus tard, d'après l'un de ses articles :

Songeant à s'égaliser à Dieu, et non à le combattre puisqu'il le tient pour déjà vaincu (« ce vieux et méchant plumage heureusement terrasse : Dieu »), mais toutefois profondément religieux (« Le mot Laïque n'élit pas précisément de sens »), et dépassant ainsi la notion de révolte romantique dont Rimbaud et Lautréamont, après Borel et Baudelaire, sont les continuateurs ; Mallarmé, qui n'avait rien à nous dire mais à nous proposer une nouvelle manière de dire (« Donner un sens plus pur aux mots de la tribu ») ; Mallarmé qui rêvait d'universelles messes du Verbe et de réhabiliter au-delà de la civilisation dé-spiritualisée, la très ancienne fonction magique de la poésie, Mallarmé nous a montré le premier que la fiction (« une puissante illusion ») peut prétendre à marcher en avant du rêve dans l'insurrection de l'esprit contre le réel et nous a fait entrevoir l'étendue des pouvoirs réformateurs que la littérature – entendons l'Art – peut exercer sur la vie, en empêchant les choses « de s'établir solides et prépondérantes.

Quatorze recueils vont venir à la suite de l'anthologie de poèmes, *Les Moyens d'existence* (œuvre charnière), dont *Les Mystères d'Eleusis* (Belfond, 1979), *Où puisse encore tomber la pluie* (Belfond, 1982), *Pour ne pas oublier d'être* (Belfond, 1990), *Conjugaisons conjurations* (Sud-Poésie, 1990), *Le spectacle continue* (La Bartavelle, 1992), *Un Clapotis de Solfatare* (Rougerie, 1994) ou *Sur Parole* (La Bartavelle, 1995) :

*Au risque de se prendre les pieds
Dans les siècles qui s'effilochent
On a dû s'arracher à l'étreinte suppliante
Du seul néflier survivant
Pour voler au secours d'imprudents soleils
Coincés dans les congères du souvenir
On est pourtant traité comme
Le dernier Abencérage.*

IV. L'Homme est derrière son regard (1997-2004)

Un important choix de poèmes de Jean Rousselot, paraît chez Rougerie en 1997 sous le titre *Poèmes choisis 1975-1996*, nous donnant un choix représentatif d'une œuvre poétique qui, traversant son temps, en demeure également un œil authentique. Des proses de *Au propre*, aux poèmes inédits de 1996, en passant par *Les Mystères d'Eleusis*, ou *Pour ne pas oublier d'être*, Rousselot poursuit son œuvre sans jamais déroger aux idées et aux valeurs de sa jeunesse. N'a-t-il pas écrit (in *Des pierres*, 1979) :

*Écrire est une fonction
Ni plus ni moins noble
Que poncer, découper, empiler
Porter à boire aux moissonneurs.*

Ainsi se trouve mise en évidence la nécessité de rester homme parmi les hommes, d'être un travailleur parmi les travailleurs. Rousselot, comme le souligne Jean Bouhier, ne sait pas mentir, il se dépouille, il se livre, passe aux aveux, fait le don de soi au sens le plus fraternel du mot, il se « restitue » quitte à confier qu'il lui faut « un poème pour ensementer l'amour ».

Ainsi, le premier versant de cette œuvre « balisé » par l'anthologie *Les Moyens d'existence* chante l'homme dans sa vérité la plus nue et la plus honnête qui soit, son espoir, son désarroi. Le

second versant que symbolisent *Poèmes choisis*, sans renoncer aux valeurs profondes et au lyrisme du poète, s'oriente encore davantage vers une perpétuelle et incessante recherche sur le langage, la nature de l'opération métaphorique, qui est à la base de toute écriture. L'amour du langage est très sensible au sein de cette œuvre, qui aura utilisé sans aucun préjugé, pratiquement toutes les formes du vers, de la strophe et du poème : poème en prose, vers libre, hexasyllabes, heptasyllabes, octosyllabes, décasyllabes, alexandrins, marquant une fidélité indélébile aux origines ouvrières, à la terre, aux amis, à l'homme du quotidien, l'homme tout court, sur lequel le poète aura tant misé avec enthousiasme, malgré de nombreuses déceptions :

*L'homme est derrière son regard
Comme derrière une vitrine
Lavée à grande eau par le jour.*

Si elle se fait recherche, cette poésie ne sombre jamais dans l'hermétisme plat (lequel n'a évidemment rien à voir avec Mallarmé, qui fut digne d'Hermès, médiateur divin des ténèbres et du jour), qu'elle a toujours combattu. Jean n'a pas rappelé en vain, dans la postface de mon livre de poèmes *L'Abattoir des étoiles* (éd. Librairie-Galerie Racine, 2002) : *Face à la fabrication d'objets de langage à destination d'un langage sans objet, autant dire le mépris absolu du « chant » et du contact avec les « frères humains », nous assistons fort heureusement à la réplique de quelques poètes indiscutables au sens où le mot poème vient du verbe grec faire et non pas du verbe culinaire faisander.* Il m'a aussi écrit que *si la poésie ne nous parlait que d'elle-même, elle n'aurait pas grand intérêt pour les hommes, à qui elle est aussi sûrement destinée qu'elle leur est redevable. Aussi bien le poète participe-t-il à leur admirable travail en fondant des empires de langage avec les matériaux lexiques qu'ils lui ont fournis.* Quant à *L'Abattoir des étoiles* ; nous avons décidé, Jean, Alain Breton (l'éditeur) et moi, que ce serait une merveilleuse idée que d'associer sa parution avec une exposition des œuvres plastiques (collages, peintures et dessins) de Jean. Le vernissage eût lieu le 18 février 2002, à la Librairie-Galerie Racine (Paris 6). Ce fut alors l'occasion, pour de nombreuses personnes, de découvrir un aspect méconnu de la création de Jean Rousselot. Je garde aussi en mémoire, qu'un an auparavant, attentif et affectueux comme il l'était, Jean avait adressé à mon fils Tristan (qui avait quatre mois), ce qui serait son premier livre et avec une belle dédicace. Il s'agissait de *Tiens bon la rampe !*, soit des poèmes pour enfants, publiés dans la belle collection de Louis Dubost, « le farfadet bleu », aux éditions le dé bleu (2001). *Tiens bon la rampe !* En langage rousselotien, c'est davantage une règle de vie qu'un conseil avisé :

*Si tu imagines que la pluie
Pourrait arroser la lune au lieu d'arroser la terre,
Qu'il pourrait se mettre à faire nuit noire
Si l'on craquait une allumette à midi juste
Et que les oiseaux pourraient
Se changer en écrevisses*

*Alors mon cher tiens bon la rampe
De la réalité
Avant que la voie lactée
Ne devienne fromage ou beurre.
Pour le moment, va te coucher
C'est l'heure.*

Gardons en mémoire que la poésie de Jean Rousselot est une poésie de terrain et non de laboratoire ; car si le poète pense (et il pense, bien sûr !) *il avance aussi, et surtout, par des tâtonnements, des illuminations, des constats fortuits qui le surprennent, et rien de tout cela – dont la préhension et le gouvernement sont, pour moi, le véritable objet de la poésie – n'a grand-chose à voir avec la pensée proprement dite.* Sans jamais avoir été le poète d'un parti, si ce n'est celui de l'humain, Rousselot n'oublie pas d'où il vient ; sa parole est avant tout humaine, vastement humaine et donne à partager, à interroger, à rêver ce qu'il reste de liberté à vivre ou à conquérir :

*Et l'homme, le voici qui parcourt en titubant
 Les rares espaces vides qui subsistent entre les maisons,
 Le manteau de son corps mal ajusté sur ses épaules
 Il n'est sûr que de sa tristesse
 Et se frotte les yeux d'une main molle
 Parce qu'il faut bien faire un geste pour ne pas mourir
 Et se demande à chaque instant
 S'il ne s'est pas trompé d'existence,
 Mais le bourdonnement du sang dans sa gorge
 L'engourdit comme le chant d'un moteur
 Et il s'enfonce en sifflotant dans le brouillard
 Que l'on a mis à sécher sur les clôtures.*

Définissant son art poétique, Rousselot nous entraîne de miroir en miroir comme secoué par son sang qui est aussi le nôtre : *Le poème est une prise de conscience des pouvoirs du poète sur le temps, qu'il arrête, les sentiments qu'il rend à leur nature sublime, sur le réel, qu'il perce, transmue, déplace, pour en montrer l'essence et la pérennité.* L'homme, comme le poète, est fait de paroles, de mouvements et d'engagements dans son temps, mais avec exigence : *Me paraît bon (en poésie) ce qui m'apporte une vision neuve du monde, ce qui « force » la mienne ou m'aide à la préciser. Encore faut-il qu'il y ait sûreté, beauté, sinon nouveauté d'expression. Tout ce qui est « fabriqué » me hérissé, même si c'est joli. Pas de bibelots chez moi.* Il ne fuit pas l'être, il ne cherche pas à le grandir, mais l'assume pleinement tel quel, avec ses limites, ses erreurs, ses rêves et ses espoirs :

*J'ai vu des hommes par milliers comme des plantes.
 Mais libres de mourir ou d'imposer au ciel
 La fédération immense de leurs sèves.*

Car, comme l'a souligné Jean-Yves Debreuille (in « *Je* » du même au même), le poème, et notamment celui de Jean Rousselot, est l'acte de recherche, voire de construction du JE. Mais, avant d'affirmer que « Je est un autre », il faudrait déjà veiller à ne pas « prendre l'autre pour un je », comme l'écrit Rousselot à propos de Rimbaud en un curieux retournement qui prouve qu'un poète parle (aussi) de lui-même quand il parle d'autrui. Le JE qui pose le premier mot, poursuit Debreuille, n'est pas le même que celui qui se lit au terme du poème, et pourtant son acte poétique est quête d'identité. C'est là sans doute une des démarches fondamentales de la poétique de Jean Rousselot.

Toutefois, avec le temps, l'attitude mentale de Rousselot évolue vers moins de lyrisme et plus de gravité, sinon d'inquiétude métaphysique. Cela tient pour beaucoup à sa fréquentation de plus en plus serrée avec Montaigne et Pascal, avec des philosophes et penseurs qui ne font pas fi de la poésie (Héraclite, Nietzsche, Wittgenstein, etc.), avec des théologiens plus ou moins orthodoxes, enfin, avec des grands poètes étrangers d'autrefois ou de ce temps, notamment Hopkins, Eugenio Montale, Yannis Ritsos, sans oublier Virgile, Lucrèce et Pindare, pas plus que Blake et Edgar Poe. Les éternelles questions sur l'origine de l'univers semblent sans réponse au poète. S'il a pu écrire : *S'il est un dieu qu'en l'homme il s'accomplisse - Si Dieu n'est pas, qu'il soit fête ou supplice* ; il a, comme Blake, qualifié ce même dieu de « papa néant ». La théorie du big-bang l'agace : *Autant croire avec Poe à l'éclatement du cœur divin.* Rousselot, c'est une voix, un style sans truquage, qui entend « communiquer » et non surprendre :

*Je vivrai, je mourrai d'avoir été cet homme
 Dont la voix de sentence éclate les prisons,
 À qui le chaud d'un sein, le parfum d'une pomme
 Arrachent un sanglot qui n'est qu'une oraison.*

On observera cependant qu'à sa générosité se mêle de plus en plus fréquemment l'humour, un humour volontiers acide, décapant.

La thématique de Rousselot ne serait pas complète, si l'on n'y ajoutait pas l'amour et la femme, à travers quoi le poète tente de trouver une consolation du tragique de la vie et un accomplissement existentiel :

*Que la nuit ne t'effraie, que le jour te ravisse,
La ténèbre est mon bien, la lumière est ton dû,
Nous les partagerons pour que le monde existe
Au bout de cet exil où nous l'avons perdu.*

Davantage sensuelle que charnelle, par rapport à Lucien Becker, par exemple, la poésie amoureuse de Rousselot puise ses racines dans l'union fertile avec l'aimée ; une union qui tente de conjurer le sort et le malheur, déjà bien trop présent :

*Toi rien que toi
Et les yeux suppliants que tu as dans l'amour
Toi rien que toi
À m'attendre partout.
À briser avant moi le pain noir de ma vie.*

Deux recueils : *Plus haut volant* et *Le Chemin des dames*, spécifient au mieux le côté érotique de Rousselot.

Nous l'avons déjà dit, pas de tour d'ivoire ou de bricolage dans l'œuvre de ce poète. Le réel est bien présent, la lucidité aussi :

*On nous demande seulement
De rendre plus un
Tous les poèmes qu'on a reçus
Et si l'on meurt avant tant pis
D'autres viendront et tout sera écrit
Parce que tout doit l'être.*

La vérité est essentielle, la poésie est vitale, le poème, indispensable : *Pour moi*, écrit le poète, *la poésie a toujours eu un côté journal, un côté confession, un côté expérience vitale. Une poésie qui ne sent pas l'homme me laisse froid, absolument.* La poésie, cet insaisissable oiseau de la parole, n'est pas conçue comme un exercice, mais comme un engagement, une manière d'être. Les poèmes de Rousselot sont autant de lettres, de messages d'espoirs et de détresses, adressés à ses semblables, *sur ces terres nouvelles que le sang fertilise.* La poésie accompagne le poète au quotidien, comme la pluie et le soleil, le jour et la nuit. Parmi les destinataires du poème, nous retrouvons les amis, les poètes aimés, les grands disparus, la famille, le frère-lecteur solidaire anonyme, pour tenter de déjouer cette douleur qui : *est parmi les vivants / Comme une fleur pourrissante.* Mais cette œuvre n'a pas encore fini de nous étonner. Rousselot sera prolifique, pratiquement jusqu'à ses derniers jours, comme pour illustrer ou plutôt incarner ce que le poète avait écrit dans son roman *Un train en cache un autre* (1964) : *Si j'allais mourir demain, ce soir ? En pleine crise d'impuissance, de dévergondage ou de paresse, sans avoir sauvé de l'oubli la millième partie des êtres et des choses dont je suis seul à me souvenir, sans avoir noué plus de deux ou trois fils entre les innombrables destins qui me traversent, à toutes les hauteurs du temps et de l'espace, sur tous les registres de la vie et de la pourriture, sans avoir seulement réussi à suggérer à mes lecteurs que, ce travail d'archiviste et de tisserand, si chacun de nous y consacrait son existence, nous rendrait tous immortels ? Il ne suffit pas d'imaginer, il faut prendre part.*

Ainsi, avec *D'après peinture* (éd. Rafael de Surtis, 1999), Rousselot rassemble des poèmes écrits à diverses périodes, uniquement d'après les œuvres de peintres aimés (il en a tant côtoyé), des œuvres plastiques qui l'ont touché. Chez lui, l'amour de la peinture n'est plus à prouver : il est lui-même auteur de nombreux dessins et collages. Nous lirons des poèmes inspirés de Roger Toulouse, le frère voyant de Rochefort, et de son tableau (qui était accroché dans le salon de Jean Rousselot), *La*

rue des drapeaux (1945) : *Les drapeaux poussent au mur / Comme le vin pousse au crime ; D'Atlan : Le soleil égorgé / C'est encore une danse / Pour les peuples suants / Qui crèvent de splendeur ; de Guy Bigot, Max Bucaille, Aristide Caillaud, Paul Franck : Quel acide secrété par la douleur de vivre / Stagne en ces cratères de chair / Dont ni le soleil ni la mort ne feront baisser le regard ; Thierry Lambert, le fidèle Lewigüe, Modigliani, Picasso, Munch ou Van Gogh. Rousselot taille dans la fibre charnelle, dans l'émotion, la tripe, comme dans le relief de la peinture :*

*Tes graffiti sont des épines
Dans les muscles de la pensée.
Qui veut aller plus loin que soi,
Il doit n'en faire qu'à son œil*

écrit le poète à propos de Jacqueline Pawlowsky ; ou bien, concernant le peintre Mandeville : *Il apparaît que l'homme n'a inventé ni la joie ni la douleur. Tout au plus les signes.* Depuis Apollinaire et le surréalisme, nous connaissons la proximité de la poésie et de la peinture. Avec ce recueil, Jean Rousselot opère à son tour une fusion entre ces deux genres.

Dans les filets du réveil (E.C. éditions, 1999), regroupe près de six-cents phrases, pensées et aphorismes, comme autant de bribes arrachées au sommeil, puisées dans le rêve, où dans les filets du réveil. Héraclite, Nietzsche et Leopardi ne sont pas loin, mais revus à la sauce Picabia : *N'attends pas de mourir pour cesser de te manquer de respect.* Si la pensée rationnelle est bien présente, l'automatisme et la spontanéité sont de rigueur : *S'enticher à tel point d'un pied de chaise mériterait la mort.* Le goût du jeu, de l'énigme, du mystère, de la réflexion, de l'humour et de l'ironie se mêlent, se croisent, cohabitent, comblent les lecteurs habituels de Rousselot, et surprend les autres, par sa pertinence et son originalité.

Passible de... (Autre Temps, 1999) est un recueil important, qui vient compléter une trilogie amorcée avec *Le spectacle continue* (1992) et *Sur Parole* (1995). Sans parler de bilan, le poète dresse un constat existentiel : la maladie, les abîmes de l'être, le bonheur, la solitude, la douleur, la joie, l'espoir, la déception, la poésie, le langage, la vieillesse, le temps, la mort, sont autant de thèmes bien présents, d'interrogations sans trop de réponses, qu'une vie entière ne saurait soulever et résoudre à la fois :

*La ligne unique qu'il suffit
De tracer chaque jour
Pour rester digne du peu de langage
Que l'on est capable d'être
Protégera-t-elle ou non
En ce si tardif aujourd'hui
La bonté l'amour et autres
Passagers clandestins qu'il te faut bien nourrir
Tandis qu'au couteau tu tailles
Le bout de ta route en toi.*

Rousselot repasse au crible les inquiétudes, les angoisses et questions de toute une existence dont le temps qui passe n'a fait que radicaliser l'importance : *jusqu'à l'échec final de l'écriture.* Que peut la poésie : *dans la mâchoire du soleil endeüllé ?* Quel autre constat peut-on dresser, si ce n'est celui de notre impuissance face au sort qui nous est réservé : *déshonoré par le sperme et le sang craché ?* Puisque nous supportons l'idée de nous savoir mortels, nous nous dirigeons tout droit vers *l'insupportable*, car

*Le temps je l'ai dans le corps
C'est ma cervicale qui hurle
C'est ma mémoire qui saigne
En rigolant sous les bombes.*

Huit livres de poèmes suivront encore, dont trois à titre posthume. Le meilleur étant *Est resté ce qui l'a pu* (Autres Temps, 2002) :

*Sois sans crainte Poésie
Désintégrée réintégrée sans cesse
Comme le cogito auquel tu survivras
Ta place est réservée
Que tu l'occupes ou non parfois
À égale distance
Des orpailleurs et des mineurs de fond*

Puis *Trajectoire* et *Minimes*, aux éditions Les Deux-Siciles en 2002 et 2003 ; et le dernier livre, *Avant l'indispensable nuit* (Sac à mots éditions, 2009). Jean Rousselot, homme de mots, homme de l'être, à l'image du grand Milosz, et au-delà du rien de la vie, de l'espace-temps déterminé par le mouvement, aura pénétré dans les forêts intérieures de l'homme comme bien peu l'auront fait, avec autant d'engagement et de sincérité.

L'œuvre s'étend sur près de soixante-dix ans, avec près de cent volumes à son actif, soit, pour être précis : soixante-dix-huit livres et plaquettes de poèmes ; onze romans ; cinq livres de contes et nouvelles ; quinze biographies ; vingt-sept essais ; treize livres traduits et/ou adaptés et vingt pièces radiophoniques. L'œuvre de Jean Rousselot a bien sûr reçu de nombreux prix (auxquels le poète n'attachait pas beaucoup d'importance, si ce n'est le fait de permettre d'améliorer l'ordinaire ; Rousselot vivant modestement), citons entre autres : le prix de la Bourse Del Duca, le Grand Prix de la radio et de la S.G.D.L, le prix International de poésie de Syracuse, le prix Apollinaire, le grand prix de littérature de la Ville de Paris ou encore le grand prix de l'Académie Française pour l'ensemble de son œuvre. L'œuvre de Jean Rousselot est monumentale ; l'une des plus importantes de notre temps, tant par sa qualité que par sa diversité. Elle est « imagée, rude, virile, parsemée de mots du jour et de formules familières comme pour ne pas trahir un vécu difficile et combattif », comme l'a écrit Jean Breton. Bien commode en définitive de situer Rousselot dans l'immédiat avant-guerre ou après-guerre, ou au sein de la fameuse École de Rochefort ; bien commode mais fort réducteur, tant cette voix porte encore au début de ce troisième millénaire. L'homme, nous l'avons vu, est d'une envergure exceptionnelle. Son œuvre le reflète. Jean Rousselot est l'un de ces poètes qui comptent et compteront pour les générations futures. Il demeure un modèle, un exemple, par cette capacité hors-norme à mêler étroitement la vie et la poésie. Poète, il demeure définitivement inclassable et irrécupérable. Jean Rousselot, comme l'a écrit Georges Mounin, « on ne se demande même pas si c'est un grand poète. Mais c'est un poète, et c'est quelqu'un. »

Christophe DAUPHIN

19 septembre 2013.

JE PARLE DROIT...

I.M. Paul Éluard.

Je parle droit, je parle net, je suis un homme,
Je soupèse l'oiseau, le sein, le mot qui bouge,
Je fais ce que je peux de mon corps qui s'étonne,
Je fais ce que je veux du monde que j'épouse.

J'ouvre l'œil : un chemin jaillit de ma paupière,
Fait le tour de la foule et l'enrange en mon cœur ;
J'ouvre l'oreille : un flot me jette au bout des mers
Avec ma femme et mon bonheur

Et si je tends la main, dans l'aube soupçonneuse,
Vers celui que je fus, qui mourait chaque soir,
C'est celui que je suis qui me parle d'espoir
Et ferme à mon côté la blessure d'enfance.

Je dis : « un arbre » et l'arbre monte dans la vie,
Tout frémissant de certitude
Avec sa cargaison d'étoiles et de nids,

Je dis « Courage » et l'homme enjambe sa statue,

Je dis « Amour » et les fleurs poussent dans la rue,
Je dis « Malheur » et tous se sentent responsables,
« Liberté », ce ruisseau fait craquer son corsage
Et met du rouge aux joues des prairies affamées.

Je parle droit, je fais trembler les huches sombres
Où le pain moisit sous les hardes.

Je parle net, je mets en pièces les grabats,
Le bordereau plié dans le tiroir des maîtres,
Les écluses du cœur que manœuvre la Banque,
Je broie la dragée haute et les bonnes raisons,
Celles qui jamais ne nous manquent.

Je suis un homme et j'ai souffert
De la nuit, du hasard et de la solitude
Je suis un homme et j'ai vécu
D'avoir aimé le jour, l'ordre, la multitude.

Je suis un homme et j'ai rêvé
De moissons de cristal, de cloches sous la mer
De vaisseaux enfouis dans la houille du cœur
De repos parfumés sur les grèves du ciel ;

Je suis un homme et j'ai choisi
De moissonner l'aurore et ses bleuets lucides
Sur les carreaux souillés des maisons endormies
Et ses coquelicots qui sont des cris d'usine
Et de marcher sans trêve à l'amble de mon sang
À la bouche les mots qui nomment, qui rassemblent,
Et près de moi les hommes inventaient cet amble
Pour eux, pour moi, pour tous et nous allions ensemble
Et devant nous les choses faisaient chien-couchant.

Je parle droit, je parle net, je suis un homme
Les mains actives, l'œil peuplé,
Et j'appartiens à tous les hommes
Pour avoir su leur ressembler.

Jean ROUSSELOT

(Poème extrait de *Il n'y a pas d'exil*, éd. Seghers, 1954).